Philosophie et littérature en revue(s)

Genres et styles mêlés

Le Beffroi, no 1, décembre 1986, 185 pages

Sédiments, Textes réunis par Georges Leroux et Michel Van Schendel, Hurtubise/HMH, 1986, 263 pages

Ginette Michaud

Volume 29, numéro 2 (170), avril 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60464ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michaud, G. (1987). Compte rendu de [Philosophie et littérature en revue(s) : genres et styles mêlés / *Le Beffroi*, no 1, décembre 1986, 185 pages / *Sédiments*, Textes réunis par Georges Leroux et Michel Van Schendel, Hurtubise/HMH, 1986, 263 pages]. *Liberté*, 29(2), 129–133.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

GINETTE MICHAUD

Philosophie et littérature en revue(s): genres et styles mêlés

Le Beffroi, no 1, décembre 1986, 185 pages.

Sédiments, Textes réunis par Georges Leroux et Michel Van Schendel, Hurtubise/HMH, 1986, 263 pages.

Depuis toujours, depuis ses troubles origines en fait, la philosophie n'a cessé d'être questionnée, jusque dans l'intimité même de sa «nature» ou de son propre, par la littérature. Cette fascination a longtemps été frappée de refoulement dans la tradition philosophique occidentale (je répète la leçon, désormais bien assimilée, de Derrida). Sous le joug d'un certain partage produit par le binarisme hiérarchisant, la littérature s'est souvent retrouvée marginalisée, sinon menacée d'exclusion par le système philosophique (par la philosophie en tant qu'elle se pense encore elle-même comme un système, c'est-à-dire sous une forme totalisante: cette idée reçue cède aujourd'hui de toutes parts, c'est ce que suggèrent plusieurs analyses de *Sédiments*, revue toute placée, son nom l'indique déjà, sous le signe de la fragmentation et du deuil «de l'unité d'un concept intégrateur fictif»). En ces temps archaïques, certains diraient prémodernes, il semblait en effet que la philosophie ne s'écrivait pas (au sens fort du terme), et il n'était pas nécessairement bien vu — entendre: cela nuisait à

la vue, à la clarté même de la vision du sujet philosophique, motif bien entendu éminemment philosophique — qu'un philosophe se mette à faire du style ou encore, ce qui revient au même, qu'il transforme la langue philosophique (réputée pure, concise, claire, sobre, efficace, bref, possédant toutes les qualités d'une métalangue idéalisée) en son idiome singulier.

Sans remonter au déluge, on peut dire qu'on aura vu, depuis les quinze dernières années, des travaux majeurs de philosophes ayant tous précisément des styles fortement marqués (on pense par exemple aux Derrida, Deleuze, Foucault, pour ne nommer que les plus évidents), redonner à cette question de la littérature — valeur traditionnelle abandonnée au profit de la notion d'écriture ou de discours — une pointe qu'elle avait un peu perdue avec le temps. D'abord perçue comme le reflet, le miroir (fidèle pour certains, déformant pour d'autres) de la crise du sujet et du langage, la littérature a par la suite été renvoyée à sa place indécidable de grand Autre de la philosophie, porteuse d'une Vérité médusante, d'un savoir qui ne se sait pas, selon la définition de l'inconscient freudien. Sans chercher à démêler davantage ces rapports d'images complexes s'échangeant entre philosophie et littérature, on pourrait prendre prétexte de ce petit préambule pour essayer de dégager un fil directeur permettant de relier les deux revues de «philosophie et littérature mêlées» dont je voudrais brièvement rendre compte ici.

La parution au Québec de deux nouvelles revues, à vocation internationale, l'une explicitement «philosophique et littéraire» (*Le Beffroi*), l'autre cherchant implicitement à laisser une place plus importante aux «travaux d'écriture et à la réflexion sur l'écriture» (*Sédiments*), paraîtra en soi un signe des temps, un événement significatif peut-être d'un désir de changement du paysage culturel. Même si la réunion de la littérature et de la philosophie n'implique pas pour autant automatiquement une redistribution des champs du savoir — c'est particulièrement clair

dans le cas du *Beffroi* où l'on semble surtout poursuivre un programme ancien, «classique», celui des Belles-Lettres —, il semble que la nécessité se fasse sentir, au Québec comme ailleurs (Georges Leroux, qui signe la présentation de *Sédiments*, ne cache pas les affinités de sa revue avec *Le Temps de la réflexion* ou *Exercices de la patience*, recueils de réflexion eux aussi annuels), d'en repasser par une pratique de la pensée, de reconnaître la pensée comme notre tâche critique la plus actuelle.

Cependant, si les deux revues ne peuvent que s'entendre sur ce principe fondamental et surtout très général (tout le monde est pour la vertu), elles ne pourraient être plus différentes, au point même d'être incompatibles, tant par leurs traits institutionnels, leurs collaborateurs, leurs références culturelles, que par leur ton et leur style respectifs, par leur manière particulière de poser leur objet, qu'il soit philosophique ou littéraire. Le lecteur qui chercherait à délimiter entre ces deux revues des zones de recoupement (surtout d'ordre épistémique) éprouverait en effet de grandes difficultés à les ramener sur un même terrain. Quels rapports un lecteur (à coup sûr très pervers) pourrait-il établir entre des textes aussi dissemblables que «L'Ode à Paul Morin» de Jean Ethier-Blais et «Les sentiers critiques» de Michel Van Schendel? Entre l'article de Jean Brun qui conspue d'un bloc tous les anti-humanismes (structuralisme, psychanalyse, déconstruction, Foucault, Lévi-Strauss, tout et tous y passent) et celui de Françoise Gaillard, tout en distance critique, qui analyse avec finesse le fantasme de totalisation à l'œuvre chez Sartre, Goldmann et Foucault? Entre le journal de Léon Chestov («l'un des plus grands philosophes du XX^e siècle», selon les présentateurs du *Beffroi*) qui exalte les bienfaits des privations corporelles — refrain, hélas, trop bien connu — et les «Chroniques de l'oubli ordinaire» de Jean-Jacques Courtine, écrites à partir du suicide de Michel Pêcheux?

Les objets emblématiques que les deux revues se

sont donnés sont à cet égard exemplaires de leur visée respective. Sous un ciel crépusculaire de fin des temps (il s'agit de la reproduction en couverture de *L'Adoration de l'Agneau mystique* de Van Eyck: on comprendra plus loin que ce choix pictural informe déjà le contenu hautement «spiritualiste» de la plupart des articles: *ut pictura poesis*), *Le Beffroi* s'élève élégamment vers le ciel, évoquant au passage la légendaire tour d'ivoire de l'écrivain élitiste retranché de la mêlée et de la réalité trop prosaïques: A. Klimov et J. Renaud ne dénoncent-ils pas dans leur présentation «toutes ces constructions intellectuelles qui enlaidissent le monde de la culture avec une violence comparable à celle qui, dans la sphère de l'urbanisme, se dégage de la prolifération des H.L.M.»? A juger avec une telle sévérité des discours philosophiques et esthétiques contemporains, on ne s'étonnera pas que la «haute» culture défendue par *Le Beffroi* se réfugie surtout dans les valeurs du passé et qu'elle réserve ses redécouvertes (Chestov, Benjamin Fondane) pour les *happy few* qui ne seraient pas trop béotiens pour les apprécier. Leur revue, déclarent encore Klimov et Renaud, s'adresse «à ceux qui sont rebutés par la prose soporifique, assommante et, hélas, terriblement envahissante des revues philosophiques; à ceux qui sont dégoûtés par l'imposture de tous ces faux poètes qui se servent du dictionnaire et de la typographie pour jeter de la poudre aux yeux et, ce faisant, cacher leur impuissance»: voilà qui donne une idée du «verbe clair, personnel et, s'il le faut, féroce» que cette revue se dit prête à encourager. Lecture faite, plusieurs des articles me sont apparus singulièrement teintés de pathos, hostiles à tout métalangage théorique, avides d'unanimité et de transparence...

Sédiments se présente, elle, sous une forme beaucoup plus humble, effacée presque: grise, lourde, tabulaire (mais agréablement aérée), elle n'a rien de la grâce aérienne et hautaine du *Beffroi*. Ici aussi, pourtant, la forme choisie est parlante. «Sédiments, traces, alluvions»: le recours aux métaphores

de la terre est symptomatique d'un renoncement à la (fausse) maîtrise que procure l'attitude rassurante du survol. «D'abord, reconnaissons, écrit G. Leroux, l'exigence de tourner vers le sol le regard de celui qui veut encore accepter la tâche critique de la pensée: voir ce qui s'est passé. Après le grand brassage, considérer ce qui s'est déposé». Les articles réunis dans *Sédiments* sont distribués en trois rubriques: la première, «Texte et institution», forme le «bloc» le plus volumineux et sans doute le plus solide du numéro (l'institution, mot-fétiche s'il en est un depuis quelques années, pourrait-elle trouver forme plus appropriée que celle-ci?); les deux autres parties, «Mouvements» et «Traces, alluvions» restent plus aléatoires, conjoncturelles: pièces détachées ne s'agrégeant pas. L'illusion à plusieurs reprises dénoncée d'une pensée dominante, l'abandon sans complaisance de toute direction unique ou vue d'ensemble totalisante, l'inquiétude qui se manifeste dans plusieurs articles de continuer à penser «quand même», en dépit de la perte de ces certitudes, ou d'apories, d'embûches insurmontables, m'ont paru un bon augure pour l'avenir. *Sédiments* présente des *travaux* de philosophes et d'écrivains, d'ici et d'ailleurs: de l'ensemble ressortit en effet une impression de labeur, de travail du concept, parfois non sans peine. Cette remarque n'est pas une critique, mais la reconnaissance de la gravité, du sérieux, tout simplement, de cette entreprise.

Je voudrais, pour terminer, faire retour sur mon préambule et dire ma déception devant la faiblesse de la part littéraire proprement dite de ces deux nouvelles revues: même si le discursif est lui-même l'objet d'analyse dans plusieurs articles de *Sédiments*, le littéraire et les travaux d'écriture sont encore trop souvent subordonnés au philosophique, ou relégués dans une sorte de «réserve» des sciences humaines. Sans doute les prochaines livraisons permettront-elles de mieux juger de la place, encore indéfinie, que ces revues, de genres mixtes, entendent allouer à une véritable réflexion sur l'écriture.